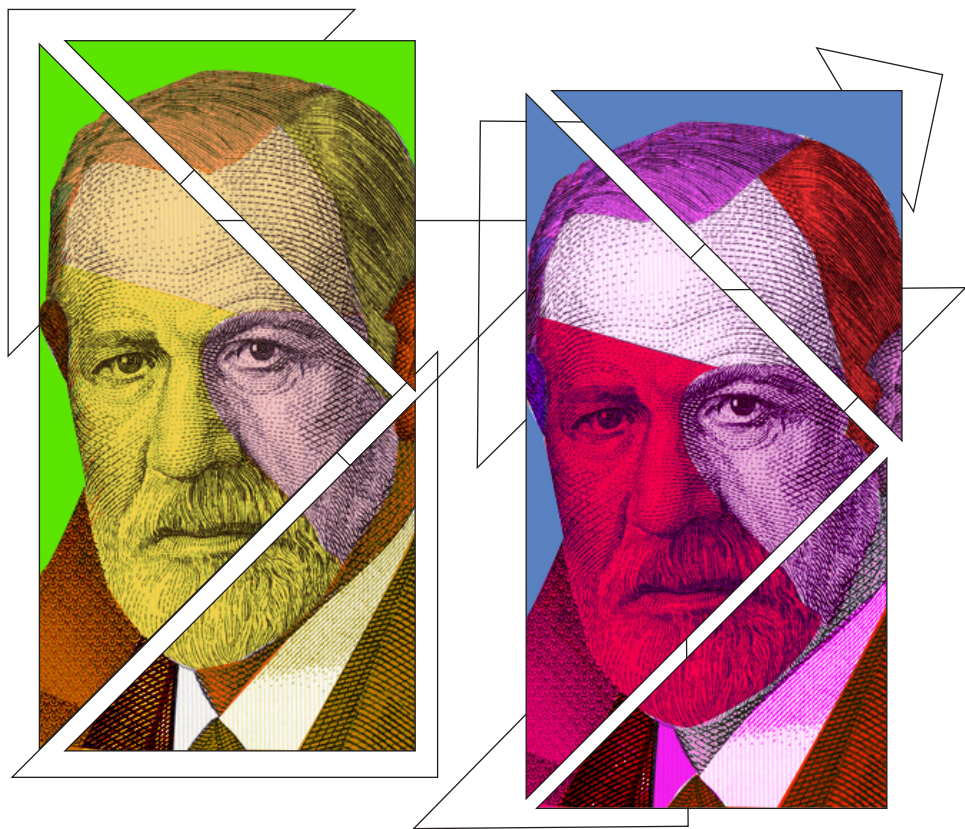


FREUD VIVANT

ALAIN DE MIJOLLA



• EDITIONS IN PRESS •

FREUD, VIVANT

ÉDITIONS IN PRESS
127, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris
Tél. : 09 70 77 11 48
E-mail : inline75@aol.com

www.inpress.fr

FREUD, VIVANT.
ISBN 978-2-84835-414-9
©2017 ÉDITIONS IN PRESS

Mise en pages : Meriem Rezgui
Conception couverture : Élise Ducamp Collin
Crédits photographiques couverture : @fotolia_johan10

Toute représentation ou reproduction, intégrale ou partielle, faite sans le consentement des auteurs, ou de leurs ayants droit ou ayants cause, est illicite (loi du 11 mars 1957, alinéa 1^{er} de l'article 40). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

FREUD, VIVANT

ALAIN DE MIJOLLA

Avec le soutien du



• EDITIONS IN PRESS •

SOMMAIRE

Avant-propos	7
Les psychanalystes sont-ils les mieux placés pour écrire l'histoire de la psychanalyse?	13
La triple naissance de la psychanalyse.....	23
Sur la naissance et l'enfance de Freud	53
L'autoanalyse de Freud et ses suites	77
Freud et Charcot. Le crépuscule d'un dieu.....	97
Les méandres de la relation mouvementée de Sigmund Freud et Carl Gustav Jung.....	127
Le judaïsme de Freud	199
La guerre dans la vie de Freud	245
Freud et ses archives	263
Freud entre passion et raison	281
Les cent morts de la psychanalyse.....	299
Le Livre Noir de la psychanalyse.....	321
Bibliographie	335

A vant-propos

« Histoire. – La meilleure façon de comprendre la psychanalyse est encore de s’attacher à sa genèse et à son développement. »

S. Freud, 1923

« Freud !... Encore et toujours, Freud ! »

Je crois entendre les plaisanteries de ceux qui m’entourent. C’est qu’ils ont de la peine à comprendre que Freud est l’un des plus anciens compagnons de ma vie et de mes préoccupations.

Nous nous sommes rencontrés, très brièvement après sa mort, fin 1939, quand j’avais à peine sept ans, à l’occasion du film *Pièges* que j’ai pu voir et garder comme l’un de mes souvenirs les plus préoccupants puisque – interdit durant l’Occupation il ne fut visible qu’en 1970. Lors de la fin de ce film, alors que le commissaire de police interroge le meurtrier de jeunes femmes qui cherchait à se dissimuler, celui-ci lui demande rageusement : « Vous avez lu Freud ? »¹

C’est tout, mais suffisamment important pour que la vision de ce film, après une analyse au cours de laquelle je l’avais plusieurs fois évoqué,

1. Je raconte cette histoire dans le chapitre « Freud et la situation psychanalytique à l’écran », in *Freud, fragments d’une histoire*, Paris, PUF, 2003.

apparaisse comme le précurseur des années qui suivirent. Je ne suis pas un cas particulier. Un certain nombre de mes patients en fouillant leur histoire infantile ont, comme moi, découvert un signe qui s'est trouvé répété dans leur vie. Peut-être n'est-ce qu'un hasard, mais...

En 1949, c'est au cours de ma classe de philosophie que je découvris Freud et présentai comme option pour mon baccalauréat *L'introduction à la psychanalyse*. J'en possède encore l'exemplaire plein de notes et de soulignements, sous une couverture dont il ne reste pas grand-chose. J'avais été très marqué par ce premier contact véritable mais le cours de mes études médicales m'entraîna loin de la psychanalyse et de son maître.

Il me fallut attendre 1960 pour que je pénètre à pas de loup dans le milieu psychanalytique, avec la notion de Freud toujours présente dans tous mes articles qui étaient alors publiés sur des thèmes essentiellement cliniques. C'est l'un d'eux qui m'ouvrit en grand le territoire de l'histoire de la psychanalyse. Il s'intitulait « Kolloman, Goethe et Rabbi Shlomo »² et me poussa à me rendre à Vienne pour trouver des documents et visiter l'appartement du 9 Berggasse qui n'était alors pas encore transformé en un petit bazar pour touristes.

Toute une série d'articles, de livres, la création de l'Association Internationale d'Histoire de la Psychanalyse ont marqué le long parcours qui aboutit aujourd'hui à ce livre. Freud a cheminé avec moi tout au long de ma vie où il est resté très présent et très vivant...

On remarquera aussi dans ces propos introductifs la pesante persistance chez moi de l'ordre chronologique. J'ai toujours pensé que ce type de classification était le plus fidèle à l'évolution de la pensée de Freud pendant plus de 40 ans. J'ai répété souvent qu'aucune citation de Freud ne pouvait décemment se faire sans que soit précisé le lieu et la date, donc sa source. On ne saurait prétendre que son auteur soit resté le même depuis de la parution de *L'Interprétation des rêves*, en 1900, jusqu'à sa mort à 83 ans. Ce serait nier sa créativité, son soin de

2. Publié comme l'un des chapitres de *Les visiteurs du moi*, Paris, Les Belles Lettres, 1981, 1986, 1996.

modifier ses points de vue et de ne jamais considérer que ses théories représentaient un dogme auquel il fallait obéir.

Tous ses successeurs n'ont pas montré la même souplesse en dépit de ce qu'il a écrit à Karl Abraham le 21 septembre 1924 : « C'est trop présumer de l'unité de la personne que d'exiger de moi que je me sente identique à l'auteur du travail sur les ganglions spinaux du pétromyzon ».

C'est ce côté un peu obsessionnel qui m'a guidé, j'allais écrire contraint, à constituer une base informatique où j'ai emmagasiné tout ce qui traitait de Freud et qui venait à ma connaissance. Mais comment classer ces informations ? La réponse fut immédiate : jour après jour.

Le résultat fut que « 1800/00/01 » fut la première fiche des 15 140 qui y racontent la vie de Freud, pour ne pas insister sur les 9700 autres qui notent l'histoire de la psychanalyse après 1946, beaucoup moins intéressantes pour moi, en réalité.

On peut donc suivre son parcours, de sa naissance jusqu'à sa mort, particulièrement grâce à sa volumineuse correspondance dont chaque page des traductions françaises a été scannée dans ce fichier. Celles-ci permettent de l'imaginer plaisantant avec son ami Silberstein durant son adolescence, amoureux sérieux, parfois jaloux et exigeant, avec Martha, très proche de Minna, sa belle-sœur, passionnément accroché à la naissance de la psychanalyse avec son unique vrai ami Wilhelm Fliess.

Toute son existence se lira et se comprendra mieux au travers de ses lettres à Carl G. Jung, et leur rupture y est décrite, si l'on peut dire, *in vivo*. Plus calme avec Sándor Ferenczi, Karl Abraham, Ernest Jones, Lou Andreas-Salomé ou Marie Bonaparte, ses enfants et de multiples correspondants qui l'accompagnent jusqu'à ses derniers jours. Il y apparaît sans cesse dans l'arrière-plan de ses lettres, ainsi que je l'ai écrit en 1989 dans un ouvrage que je cite souvent car il est caractéristique de ma façon de connaître et de faire connaître Freud : « Dans une correspondance, il s'établit un rapport subtilement narcissique de soi à soi par le biais de cette partie clivée qui doit cependant, pour qu'il y ait véritable "correspondance" et non simple monologue,

tenir compte de la spécificité d'un destinataire consciemment désigné, à la différence d'ouvrages généraux où l'habillage objectal du lecteur présumé est plus flou, moins préconscient. »³

Une lettre, la toute dernière, datée du 19 septembre 1939, adressée à Albert Schaeffer, montre son écriture trois jours avant sa mort. Il y écrit et nous ne pouvons masquer notre émotion : « Mais j'ai actuellement plus de quatre-vingt-trois ans, par conséquent, je suis en sursis et il ne me reste vraiment rien d'autre à faire que ce que conseille votre poème : "Attendre, attendre." »

C'est en fouillant ces correspondances que je me suis plu à suivre et à reconstituer certains moments de la vie de Freud. Mais toujours en restant fidèle à une autre de mes manies : celle de citer le plus souvent possible le texte exact des citations qui me permettent de suivre le cheminement de sa pensée au cours de sa vie. Cela peut sembler une présentation un peu lourde de mes propres textes, comme de faire courir le risque de lire à plusieurs reprises des citations déjà citées, par exemple celles qui caractérisent les relations de Freud et Jung. Je ne le fais jamais par hasard, mais mû par la nécessité d'être fidèle à l'intégralité des preuves écrites par Freud lui-même ou par ses correspondants, à ce que je prétends rapporter en leur nom.

Les notes bibliographiques m'ont posé un problème de publications et d'éditions si différentes que je me suis contenté, pour les unifier, de mettre le plus souvent possible entre parenthèses le nom de celui qui est cité, puis la date de sa publication. Ceci pour les citations les plus courantes, celles de Freud, par exemple, ou les correspondances dont on trouvera l'origine en se fiant à la date de leur envoi qui est toujours précisée. Cela obligera sans doute le lecteur pointilleux à rechercher lui-même d'où elles proviennent, mais cela m'a semblé un exercice finalement profitable pour tous.

On regrettera peut-être que j'aie accumulé les citations de mes propres écrits. Lorsqu'un des thèmes abordés a été déjà traité, je ne

3. Dans le chapitre « Images de Freud, au travers de sa correspondance », in *Freud, fragments d'une histoire*, déjà cité.

peux m'empêcher d'envoyer le lecteur à des lectures où ce thème a été plus longuement traité. Il y a certes pas mal de narcissisme dans cette manœuvre, mais aussi l'amertume que je ressens parfois à me rendre compte que mes écrits sont tombés dans le tombeau de l'oubli.

De même, il m'a semblé impossible d'écrire en un volume, voire en plusieurs, l'existence de Freud, comme s'il n'y avait pas ces mille détails à tout jamais perdus qui caractérisent pour tous les vivants les petits à-côtés souvent répugnants ou minables dont ils emportent le secret dans leur mort. « Il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre », phrase devenue proverbiale attribuée à une dame Cornuel...

Freud s'est durant sa vie défendu contre la prétention des biographes à vouloir rendre compte de lui, même lorsqu'ils étaient plutôt bienveillants ou admiratifs comme Stefan Zweig à qui il fait remarquer à propos d'un essai de ce genre, en 1931, que « le bonhomme est tout de même un peu plus compliqué ». Il sera plus clairement explicite en écrivant le 31 mai 1936 à Arnold Zweig pour expliquer son refus d'une telle entreprise : « Celui qui devient biographe s'oblige au mensonge, aux secrets, à l'hypocrisie, à l'idéalisation et même à la dissimulation de son incompréhension, car il est impossible d'avoir la vérité biographique, et même si on l'avait, elle ne serait pas utilisable. La vérité n'est pas praticable, les hommes ne la méritent pas, et d'ailleurs notre prince Hamlet n'a-t-il pas raison lorsqu'il demande si quelqu'un pourrait échapper au fouet s'il était traité selon ses mérites ? »⁴

J'ai tenté d'échapper à ces reproches en me contentant de décrire aussi incomplètement que cela soit des fragments de la vie de Freud ou de l'histoire de la psychanalyse. Chaque chapitre doit se lire comme s'il était seul. Ils ne constituent pas une suite, d'où, comme je l'ai dit, le fait que des citations se trouvent souvent répétées, car il est des textes que l'on ne peut oublier au sein du thème de chacun d'entre eux. Ils composeront avec Freud la majeure partie de ce livre

4. On pourra consulter le chapitre « Freud, la biographie, son autobiographie et ses biographes », in *Freud, fragments d'une histoire*.


et chacun d'eux, je l'espère, conduira le lecteur à compléter par lui-même la recherche, voire à l'exercer sur des domaines encore mal ou non exploités. À faire revivre le temps de sa lecture l'homme qui y est décrit et que l'on devine fougueux, irrité, ou fidèle à lui-même dans les images qu'il envoie à ses correspondants. Peut-être deviendrons-nous imaginativement l'un d'eux.

C'est ce mouvement, comme si nous échangeions avec lui des propos au coin du feu sur tel ou tel moment de sa longue et magnifique existence, qui rend Freud toujours vivant en nous.

Voilà ce qui passionne ceux qui s'intéressent au devenir des idées de Freud, voire pour les discuter et les contredire, comme ils attaquent Freud avec une persévérance qui avoue celle de leur intérêt pour la psychanalyse. Cette grande œuvre qui s'est modifiée et a vécu tant bien que mal, en laissant toutefois percevoir la petite musique qui émane de la pensée de Freud.

Cette petite musique si vivante...

Paris, le 31 mars 2017



Les psychanalystes sont-ils les mieux placés pour écrire l'histoire de la psychanalyse ?

Avant de tenter de répondre à cette question « provocante », « Les psychanalystes sont-ils *les mieux placés* pour écrire l'histoire de la psychanalyse ? », je voudrais chercher quelle « *place* » peut prendre celui qui se veut « historien de la psychanalyse ». Donc de Freud...

Je ne me livrerai pas ici au simulacre d'une analyse de ses motivations ni au démontage de ses sublimations, car c'est à chaque fois une question personnelle. On n'aura pas dit grand-chose lorsqu'on aura évoqué pêle-mêle ou longuement glosé sur sa curiosité infantile, les substituts de Scène Primitive qu'il s'y procure, ou les satisfactions mégalomaniaques que lui offre l'illusion d'être « l'analyste des analystes », l'analyste du plus prestigieux d'entre eux surtout, cet inépuisable Sigmund Freud que les kilos de manuscrits que je reçois régulièrement s'acharnent à disséquer, sous couvert de pseudo-interprétations, avec une impudence sauvage accrue au fil du temps.

Remarquons que cette illusion se voit fortement entretenue par beaucoup de psychanalystes. Me rappelant la phrase jadis répétée dans les soirées : « Attention à ce que nous allons dire, il y a parmi nous un psychanalyste qui va lire dans nos pensées les plus secrètes... », j'entends désormais bien souvent : « Attention, il y a là l'historien qui note tout... »

C'est par un autre biais que je poserai la question de cette place. Celui de la finalité la plus consciente : « Quels sont les buts des recherches dans le domaine de l'histoire de la psychanalyse ? À quoi sert l'histoire de la psychanalyse ? »

Une petite halte ici, pour préciser que j'emploie un peu abusivement l'expression « histoire de la psychanalyse ». Il me semble en effet que nous ne sommes pas encore parvenus, sur bien des questions, à dépasser le stade de la « chronique », étape au demeurant indispensable en ce qu'elle constitue patiemment les dossiers où puiseront les historiens du futur. Trop d'éléments essentiels nous manquent, et leur sortie au compte-goutte des coffres où dorment les documents nous vaut, pour le moment encore, davantage de commentaires de type journalistique, souvent à visée polémique, ou d'exploitation hâtivement sensationnaliste que de réflexions de type historique, à proprement parler.

Comment d'ailleurs aurait-on l'impudence d'écrire une « histoire », alors même que l'on connaît l'existence de ces documents tenus secrets qui seuls permettraient d'avoir une vision suffisamment large pour être « historique », alors surtout que l'on sait – ce qui enrage vraiment les gens de mon âge... – qu'ils seront rendus publics dans un temps assez proche pour ruiner les constructions trop fantaisistes, mais trop lointain pourtant pour étouffer en nous notre désir de raconter, avec les moyens du bord, ce que nous croyons qu'il s'est passé ?

Pour plus de commodité et malgré cette réserve, je continuerai toutefois à parler d'histoire de la psychanalyse pour poser la question de sa finalité.

Si le but de la recherche historique est essentiellement psychanalytique, alors les psychanalystes sont incontestablement *les mieux placés* pour s'y adonner. Freud, utilisant les personnages historiques de Léonard de Vinci ou de Moïse, nous en a donné l'exemple. Il s'est fait « historien », avec les maladresses mais aussi les innovations que l'on sait, pour promouvoir une avancée dans l'approfondissement théorique qui était le sien. Léonard, en tant que Léonard, l'intéressait moins que la reconstruction du jeu de ses pulsions et de ses défenses, des destins de sa *Forschertrieb* ou que ses hypothèses sur la genèse de l'homosexualité que ce « cas » illustre lui permettait de mieux mettre en lumière.

En ce sens, on ne voit pas pourquoi un psychanalyste, poursuivant le chemin de sa création théorique propre (c'est-à-dire ne plaquant pas des explications à la sauce psychanalytique pour faire l'horoscope d'un personnage ou le « c'est pour cela que votre fille est muette » d'un événement), n'utiliserait pas tel ou tel matériel issu de la biographie d'un des premiers psychanalystes ou d'épisodes marquants de l'histoire du mouvement psychanalytique afin d'illustrer son propos. Pas plus que Freud, il ne prétendrait écrire un « livre d'histoire », mais bel et bien une œuvre psychanalytique, même si – comme cela s'est produit pour Freud – les historiens patentés devaient voir leur propre façon de concevoir l'histoire bouleversée par sa méthode et ses hypothèses. On peut d'ailleurs imaginer que la rigueur de sa recherche l'ait conduit à des découvertes originales et convaincantes dans le domaine purement « historique », mais ce serait, si vous me permettez l'expression, « de surcroît ».

Il en ira de même pour toute recherche sur le développement à travers le temps d'une notion psychanalytique, sur l'histoire d'une pratique, voire d'une politique interne, par exemple, l'histoire de la « formation », si elle s'intègre dans un processus de meilleure compréhension, dans une visée didactique ou dans une perspective critique. L'essentiel est en effet sa fonction d'aide dans le processus d'une création spécifiquement psychanalytique. Ici encore, le psychanalyste apparaît *le mieux placé*, à la condition que son incursion dans

le champ de la recherche en histoire se fasse avec la rigueur nécessaire, ce qui, nous n'en avons que trop d'exemples, est loin d'être toujours le cas. À la condition également qu'il n'accable pas de son mépris et de sa prétendue supériorité les non-analystes qui prétendraient lui en remontrer. « De quel droit parlez-vous de psychanalyse, vous qui n'êtes pas passé sur le divan ?.. »

Bien souvent, heureusement, le chapitre « historique » ou le « cha-peau », lorsqu'il s'agit d'articles, sont très sérieusement bâtis et constituent une base de réflexion solide pour les arguments que la suite du travail est destinée à développer. Les psychanalystes s'y livrent sans trop de réticences, même s'ils pestent parfois contre l'obligation un peu académique du rappel historique lors de la rédaction de leurs thèses ou de leurs rapports pour des congrès.

Si le but de la recherche est essentiellement historique, la réponse à la question du *mieux placé* devient plus nuancée.

Que les psychanalystes le veuillent ou non, la psychanalyse n'est pas leur chose exclusive, et *die Sache* peut devenir l'objet d'études visant, au niveau de la micro-histoire ou de l'histoire « conjoncturelle », pour reprendre la classification de Braudel telle que Georges Duby l'expose, à en situer les personnages ou les événements dans le contexte social, politique, économique ou culturel de leur temps et de leur lieu géographique, voire à en considérer les théories et les pratiques, ou les conséquences qu'elles ont eues sur l'évolution des mentalités, dans une perspective de plus longue durée encore : histoire du XX^e siècle, histoire des idées, des thérapeutiques, des groupes idéologiques ou religieux, etc.

Nous sommes ici sur le terrain des recherches concernant l'histoire de la psychanalyse proprement dite, et force nous est de reconnaître, vu le petit nombre de ceux que nous y retrouvons, que la majorité des psychanalystes ne s'estiment pas les mieux placés pour s'y adonner.

Je ne cesse pas de constater – mais le temps de la surprise est passé – le peu d'intérêt que la plupart des psychanalystes manifestent pour leur propre histoire. Cette attitude ne se montre pas fondamentalement différente selon les pays et elle me semble assez comparable aux

diverses résistances suscitées jadis par la psychanalyse elle-même, comme s'il y avait là désormais, parallèlement à la diffusion des théories analytiques et à l'augmentation du nombre de ceux qui se sont allongés sur un divan, une sorte de déplacement.

Nous ne développerons pas les motifs conscients et inconscients que l'on peut alléguer pour expliquer ce désintéret. Je me bornerai à dire que toute perspective historique m'apparaît comme porteuse de la quatrième blessure narcissique infligée à l'homme et à ses idéologies. L'homme n'y apparaît pas immortel, le psychanalyste non plus, la « Psychanalyse » sans doute pas non plus. Pour certains, la dénégation radicale du caractère éphémère (donc objet d'histoire qui fixe la mémoire) de toute création humaine n'est-elle pas allée jusqu'à accuser les historiens d'être les « fossoyeurs de la psychanalyse » ?...

Cette position va de pair avec ce qui représente à mes yeux l'une des plus dangereuses distorsions que des psychanalystes puissent faire subir à leur discipline : son idéalisation et son enfermement parmi les systèmes religieux de pensée. La recherche historique, si elle n'est pas bridée par les nécessités politiques d'une histoire officielle, risque de contredire ou de réduire à néant bien des images qu'ont dessinées, comme des vitraux ou des statues, les mythes fondateurs : l'origine présentée comme autant d'illuminations révolutionnaires du génie de Freud, père fondateur issu d'un néant culturel, la vision romantique de son splendide isolement, la saga des pionniers, leur présentation en « Paladins » mystiques ou en « horde sauvage »...

Elle vient aussi nuancer les jugements manichéens portés sur les hommes et les événements, remettre en question les hagiographies comme les excès calomnieux et, par la juxtaposition des jugements et des documentations contradictoires, elle se montre fidèle aux leçons que Freud nous a transmises en montrant que la psychanalyse n'est admirable que parce qu'elle est une entreprise humaine conduite par des humains. Avec tout ce que cela comporte : *Acheronta movebo*...

Ceci ne va pas sans excès ni sans risques, et il faut signaler la déformation qui, sous couvert d'histoire, vise à des fins plus perverses. Je veux parler de la recherche systématique et de l'exploitation

scandaleuse, à des fins commerciales, du détail et du secret honteux, forme très particulière de résistance à l'histoire de la psychanalyse, puisqu'elle se fait prétendument au nom de l'Histoire et procède par interprétations arbitraires pseudo-psychanalytiques.

Que n'a-t-on pas et que ne continue-t-on pas d'exhiber comme explications totalisantes, au gré de modes qui, heureusement, disparaissent aussi vite qu'elles envahissent journaux, radios ou débats télévisés : la « faute du père », l'hypothétique deuxième femme de Jacob Freud, la date de naissance de Freud, son prénom de Sigismund, son ménage à trois avec Minna Bernays... Et je ne ferai que citer l'utilisation semblable des anecdotes croustillantes ou des détails isolément grossis qui constituent, hélas, jusqu'à ce jour le principal abord, déformant et masquant, de la vie génératrice d'œuvre de Jacques Lacan et du mouvement qu'il a instauré.

De telles réductions simplistes en forme d'idéalisation/fécalisation existent dans tous les domaines des productions humaines, mais sans doute sont-elles ici à mettre en relation avec ce qui est à mes yeux la pierre d'achoppement de l'attitude hostile des psychanalystes par rapport à leur histoire ; je veux parler du transfert.

De la même façon que la préhistoire de nos parents a longtemps représenté pour les analysants que nous avons été un domaine interdit, celle de notre ancien psychanalyste est marquée du sceau du secret et nombre d'entre nous se détournent, du fait d'un désagréable sentiment de transgression, de la reconstitution de leur généalogie psychanalytique, à moins qu'ils ne la caricaturent dans une manifestation plus ou moins consciente de leur transfert négatif non résolu. La projection sur les pionniers de sentiments d'admiration éperdue, amoureuse parfois, ou de haine virulente de la plupart des travaux historiques que des psychanalystes ont écrits n'a-t-elle pas cette même origine ? Le néo-roman familial qui veut que chaque analysant ait à recréer le chemin de la découverte freudienne et se trouve ainsi dans une relation identificatoire fusionnelle fantasmatique avec Freud n'en est-il pas également un exemple ?

Le transfert, le transfert vous dis-je, avec ses interminablement répétitifs reliquats... C'est bien à cause de lui que les psychanalystes se trouvent *les plus mal placés* pour écrire l'histoire de la psychanalyse.

Et les autres défauts inhérents à leur manque de formation aux disciplines de l'histoire, malgré leur poids, m'apparaissent secondaires, non seulement sur l'échelle des valeurs, mais aussi comme autant de conséquences. Leur tendance à traiter comme « causes » ce qu'il serait plus nuancé d'étudier comme « conditions », leur télescopage de la chronologie, avec l'alibi que nous avons déjà bien évoqué de cet inconscient chosifié qui ignore le temps, leur mépris pour un événementiel que la lecture de *L'interprétation des rêves* aurait pourtant dû leur apprendre à respecter, leur tendance enfin à plaquer des interprétations standardisées qui nous font tomber des mains tant de livres de psychanalyse appliquée ou de psycho-histoire.

Le transfert, le transfert vous-dis-je, avec l'affirmation que l'histoire de la psychanalyse est une chose trop sérieuse pour être confiée aux seuls psychanalystes... qui d'ailleurs ne veulent pas en entendre parler.

Et pourtant, que d'applications, au meilleur sens du terme, ne pourraient-ils pas y développer ? Je pense bien sûr à la notion d'après-coup, à celle de « souvenir-écran », aux hypothèses que suggèrent les théories de l'identification. À ce que peut révéler la juxtaposition des documents lorsqu'on les considère avec l'équivalent d'une « attention également flottante », comme autant d'associations entre lesquelles s'entre-aperçoivent les processus actifs sous-jacents. À la lecture du récit de tel événement patiemment reconstruit, traitée comme l'écoute de la description d'un symptôme, etc.

Qu'on ne s'y trompe pas : les spécialistes des autres disciplines, historiens, psychosociologues et autres, ne sont pas restés indifférents aux possibilités nouvelles que leur ont ouvertes des théories psychanalytiques largement répandues désormais dans notre environnement culturel occidental. Ils ne croient plus aux dogmes positivistes - même s'il doit leur être parfois difficile de jeter au panier des illusions perdues le programme d'Auguste Comte selon lequel : « La doctrine qui aura suffisamment expliqué l'ensemble du passé obtiendra iné-

vitablement par suite de cette seule épreuve la présidence mentale de l'avenir ». Mais les psychanalystes n'ont-ils pas dû renoncer à une croyance bien semblable dans les vertus de la levée du refoulement et de l'amnésie infantile ?

Les historiens ont appris – et c'est récent – à ne plus négliger la part de vérité – de réalité – que contiennent les récits mythiques des origines et à ne plus les considérer comme de simples affabulations, scories tout juste destinées à être répertoriées. Ils sont devenus capables d'appliquer à leur tour des grilles d'explications psychanalytiques et on les voit de plus en plus, à l'étranger – car en France il n'en est pas encore de même –, enseigner l'histoire de la psychanalyse dans les universités, écrire des biographies imprégnées de notions psychanalytiques, etc.

Toutefois, même s'ils se reconnaissent désormais comme personnellement impliqués dans leur recherche – grand acquis imputable à la psychanalyse dans l'histoire des sciences –, il me semble, à lire leurs travaux si complets, si documentés, si rigoureusement ossaturés grâce à leurs techniques spécifiques, qu'il leur manque parfois cette *incertitude* que procurent au psychanalyste praticien les démentis et les contradictions de sa pratique quotidienne de la psychanalyse avec des patients moins dociles et plus décevants pour le narcissisme que ne le sont les héros de papier. Ceux-ci, dans les livres, guérissent toujours, et l'auteur peut se féliciter en fin de volume d'être parvenu à déchiffrer presque tous leurs secrets... Il n'a pas « le doute » qui nous fait écouter les récits que nous entendons et les remettre en question...

Pour comprendre autrement qu'en termes psychologisants les relations entre psychanalystes, entre groupes de psychanalystes, entre générations de psychanalystes, les querelles de priorité, les séparations violentes, les soumissions paradoxales, il leur manque aussi et surtout, même s'ils en ont une connaissance intellectuellement approfondie, d'avoir été brûlés au feu du transfert, pour employer l'expression que Freud écrivait à Carl Jung au moment de l'affaire Spielrein.

Le transfert confère incontestablement aux psychanalystes *la meilleure place* pour déchiffrer à leur façon les soubassements transférentiels et contre-transférentiels, qui sont la clé de bien des événements

autrement peu compréhensibles de l'histoire de la psychanalyse. Faut-il préciser que, aussi génératrice d'*insights* qu'elle peut être inhibante, la persistance des processus transférentiels à laquelle je fais ici référence n'est pas à confondre avec une quelconque connaissance théorique de la notion de « transfert » ?

Si pour un non-analyste l'histoire de la psychanalyse peut apparaître assez semblable à celle de tout autre domaine des activités humaines, pour un psychanalyste elle est inscrite dans l'histoire de son propre parcours psychanalytique. Son étude ne peut manquer d'éveiller les affects et les fantasmes que le transfert avait jadis mobilisés en lui et que ses patients chaque jour sollicitent, particulièrement ceux qui sont en rapport avec sa généalogie personnelle et psychanalytique, avec ses fantasmes d'identification. Elle s'intègre dans l'interminable processus de son auto-analyse, avec les risques de distorsion, de projection et de répétition que cela représente, certes, mais aussi avec ce que la poursuite d'une telle recherche implique d'élaboration créatrice.

En ce sens, l'apport des psychanalystes constitue un complément original indispensable au travail que les spécialistes des autres disciplines historiques accomplissent souvent bien mieux qu'eux. Le regard critique réciproque et la confrontation des hypothèses, chacun respectant la spécificité de la place de l'autre, fait qu'à mes yeux il n'y a pas de « *meilleure place* » – même s'il en est de « pires ».

Je ne crois pas que la pluri-disciplinarité puisse magiquement résoudre tous les problèmes, mais sur le plan de mon travail personnel comme sur celui des organisations que la vie m'a conduit à créer, j'ai toujours misé sur le besoin de rencontres complémentaires et contradictoires, et tenté de favoriser les moments féconds où les limites des individus et de leurs recherches s'éprouvent au contact de l'autre et de son point de vue « différent ».

Pas « meilleur »... différent.



FREUD, VIVANT

ALAIN DE MIJOLLA

Alain de Mijolla retrace l'histoire du fondateur de la psychanalyse comme on feuillette un album de photos de famille. Par touches, il nous guide à travers l'enfance et l'adolescence de Freud, son auto-analyse, son judaïsme, la guerre... Il éclaire ses relations avec les grands penseurs de son temps : Charcot, Jung...

Et à travers ce récit, c'est l'histoire de la psychanalyse qui se fait jour : naissance, fondements, réception, évolutions... Car Alain de Mijolla le montre bien : raconter la vie de Freud c'est aussi comprendre que la recherche entreprise par Freud pour reconstruire son passé est celle qui a donné progressivement naissance à la psychanalyse que nous connaissons aujourd'hui.

Fragments après fragments, Alain de Mijolla dépeint le portrait d'un homme toujours en mouvement, dont la pensée continue à inspirer profondément les réflexions et les pratiques contemporaines. Le portrait de Freud, vivant.

« Freud, qui a vécu une vie passionnante et que je ne cesse d'admirer, n'est pas une idole à laquelle on ne peut pas toucher. Il est surtout exemplaire par sa démarche, certes bien sinueuse mais, si elle avait été toute droite, il eût été considéré, à raison, comme un dangereux paranoïaque. »

Alain de Mijolla est psychanalyste et neuropsychiatre. Ex-membre de la Société Psychanalytique de Paris (1968-2009), il a fondé, en 1985, l'Association Internationale d'Histoire de la Psychanalyse (AIHP).



19 € TTC – France
ISBN : 978-2-84835-414-9
www.inpress.fr

• EDITIONS IN PRESS •

Avec le soutien du

